

Renoncer à soi-même et prendre sa croix à la suite du Christ... tel est l'enjeu de notre existence terrestre, comme nous le rappellent avec force la célébration de la Sainte Croix. Mais cette fête, la comprenons-nous vraiment ? Est-ce que nous comprenons que, en qualité de disciples du Christ, nous sommes engagés dans une voie difficile, une voie dans laquelle il ne suffit pas de dire « Seigneur, Seigneur » pour avoir part au Royaume de Dieu, mais dans laquelle il nous faut inlassablement rechercher Sa volonté, mettre en pratique Ses commandements, nous configurer toujours davantage à la personne de Celui qui « ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu mais qui s'est anéanti, prenant la condition de serviteur » ? Servir et non pas être servi, donner plutôt que prendre, orienter sa vie tout entière vers les réalités d'en-haut et nous dépasser sans cesse dans l'affrontement aux obstacles qui pourraient mettre en péril notre vocation surnaturelle... qui peut prétendre, non seulement comprendre ces impératifs, mais surtout les incarner *effectivement* ? Les « réalités d'en-haut »... qui tourne encore son regard vers elles, dans l'attente de celui qui va « venir avec ses anges » pour « rendre à chacun selon sa conduite », comme l'écrira encore l'Apôtre ? Qui prend au sérieux, au plus grand sérieux, cette nécessité de nous arracher à la logique du monde, de « renouveler [notre] façon de penser », comme nous y encourage encore l'Apôtre Paul, afin de plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes ? Qui vit encore dans la crainte de Dieu, en un monde où il s'agit le plus souvent de briller aux yeux des hommes, dans une espèce de course au prestige qui est course au néant ? Regardons autour de nous, considérons un peu avec quelle constance étrange la plupart des hommes s'agitent dans des choses futiles, ou, pire, se livrent de petites guerres pour asseoir leur pouvoir, pour être admirés, pour se rengorger, pour présenter toujours des apparences flatteuses - en oubliant que, s'il est un Dieu, celui-ci juge non pas sur les apparences mais sur le cœur, qu'il faut avoir bon, non pas sur nos grandes déclarations mais sur nos actes, non pas sur notre capacité à séduire mais sur nos efforts à servir en effet, notamment les plus pauvres ? Considérons, même, avec quel empressement, y compris dans l'Eglise, on fait des courbettes, on choisit judicieusement ses relations en fonction seulement de ce qu'elles peuvent apporter, on vit dans *l'ambition pour soi-même* plutôt que dans l'oubli de soi-même, dans les vaines gloires qui ne durent qu'un instant plutôt que dans la Gloire véritable qui n'appartient qu'à Dieu et qu'on rencontre dans le secret ! Pire encore : considérons combien, ici-bas, les fils de la Ténèbre, c'est-à-dire les séducteurs et les professionnels de la « com' », sont plus habiles que les enfants de la Lumière, combien ceux qui calculent pour prendre sont plus habiles que ceux qui donnent pour donner, combien les *prédateurs*, les hypocrites et les mercenaires pleins de malice prospèrent là où les âmes désintéressées passent pour naïves ou folles... Oui, considérons tout cela, et osons dire encore qu'il est facile de croire en Dieu et de chercher l'imitation du Christ ! Loin de moi l'idée de tout voir en noir, mais tout de même : il semble qu'ici-bas l'esprit évangélique, esprit de service et de sacrifice de soi, est aussi à l'aise dans les affaires de ce monde qu'une flamme sous un éteignoir où l'abnégation véritable sous le crâne d'un ambitieux...

Et là réside bien, me semble-t-il, la suprême difficulté que doit affronter quiconque entend être *vraiment* « disciple », quiconque, loin d'entendre les paroles évangéliques d'une oreille distraite, les prend vraiment au sérieux - sans d'ailleurs prendre au sérieux ceux qui *se* prennent au sérieux. Cette difficulté suprême, quelle est-elle ? Pardon de le dire naïvement, voire brutalement, mais elle consiste à garder la foi, malgré les apparences - et à trouver notre joie, une joie littéralement surnaturelle et qui ne vient pas de nous, dans l'art de toujours voir au-delà des apparences, précisément. Savoir se rire de la vanité des entreprises humaines, trop humaines, savoir, même, s'en garder soi-même comme on se garderait d'une maladie contagieuse, parce qu'on demeure les yeux fixés sur les réalités qui ne passent pas, pour ne pas dire les yeux *vrillés* en elles : cela est difficile mais source de joie. Savoir se rire de ceux qui se payent de grands mots, qui répètent les catéchismes à la mode, à seule fin

d'impressionner les hommes ou de s'assurer sans trop d'effort une certaine respectabilité sociale, et sans même parfois comprendre réellement ce qu'ils récitent, savoir se rire des jeteurs de poudre aux yeux, des petits phraseurs pensant par procuration, répétant en effet sur un ton pénétré ce qu'il *convient aujourd'hui* de dire, les considérer comme des pitres ou des charlots dont il faut en effet s'amuser parce qu'ils auraient répété d'autres « thèses », voire des « thèses » exactement contraires en d'autres temps et sous d'autres maîtres : comme cela est agréable ! Evoluer en cette vie comme un Till l'Espiègle ou un Cyrano, pour ceux qui connaissent leur légende, moquer ouvertement les ambitieux et leurs exercices pathétiques de « souplesse dorsale », pour le dire encore comme le Cyrano d'Edmond Rostand - mais parce qu'à toutes les souplesses pathétiques de ce type et à tous les conformismes du moment on préfère les vérités éternelles, subtiles, exigeantes, celles que l'on s'est forgées soi-même dans l'aimable compagnie des plus grands esprits ou dans les heures habitées de silence et de méditation : comme cela est difficile mais source de joie ! Dire leur fait aux répétiteurs serviles des opinions communes, et témoigner sans faillir notre admiration pour les humbles serviteurs, préférer les âmes naïves et bonnes, les « idiots » dostoïevskiens, aux esprits retors et faussement érudits, aimer de toute notre âme ceux qui, indépendants, *cherchent*, et plaindre ceux qui, ne cherchant plus rien, soumis en effet aux vainqueurs du moment, colportent leurs slogans, rampent devant plus « puissants » qu'eux ou plus infatués qu'eux : quelle merveilleuse liberté que celle-là ! Se dire, chaque jour que Dieu fait, que « le monde, inébranlable, tient bon », comme le dit le Psaume, de par la seule volonté de Dieu, s'émerveiller de cette vérité *profonde*, s'émerveiller de toutes les vérités profondes de cette sorte, tout en plaignant ceux qui gesticulent à la surface des choses sans comprendre qu'une vie est aussi brève qu'un souffle qui passe, et que tout, sauf Dieu et la recherche patiente, inlassable, ardue des vérités les plus essentielles, est vanité... comme cela est exaltant ! Demander à Dieu de nous inspirer tout ce qui peut servir à Sa Gloire, demander la sagesse véritable, quitte à passer pour des fous, Lui demander le *feu sacré* qui dilate le cœur des génies et des saints, qui emporte et qui donne de saintes colères, parfois, et quitte à en être consumés ou à passer pour des illuminés aux yeux de sages de ce monde, aux yeux de ceux qui ne perdent jamais leur sang froid, ou plutôt leur sang *tiède*, *qui ne se risquent jamais à sortir des prêts-à-penser, qui même n'imaginent même pas qu'on pût penser autrement, c'est-à-dire penser...* comme cela est enthousiasmant ! Espérer contre toute espérance, cultiver en soi la certitude que le prince de ce monde, qui est aussi prince du mensonge, ce mensonge qui toujours prend la forme des vérités caricaturales, est d'ores et déjà vaincu, et lui *rire au nez*, lui, ses suppôts et ses cagots, ses complices et ses larves : *voilà* la difficulté - et *voilà* pourtant la joie véritable !

Bref : chacun comprendra qu'il ne suffit pas, pour être « disciple » et le rester, de sacrifier à quelques rites extérieurs. La tâche est autrement plus exigeante. Un dernier mot, cependant : cet amusement qu'il nous faut cultiver vis-à-vis des vaines gloires de ce monde, n'oublions pas bien sûr de nous l'appliquer d'abord à nous-mêmes. En méditant notamment sur le fait que rien ne manquera au monde, ce monde dans lequel nous plaçons souvent notre espoir, quand nous n'y serons plus. Nul n'est irremplaçable. Il faut apprendre à mourir. Il faut méditer à temps et à contretemps ces mots du Christ : « Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie. » Et savoir rire de soi-même. Beaucoup.

Père Antoine Altieri